

## Quelques productions d'étudiants (évocation d'un lieu)

### Auschwitz

Il est parfois des entités que l'on souhaiterait ne pas voir exister ; celle dont je vais vous parler est déjà morte, éteinte à jamais et pourtant si présente. C'est un corps terrible, un être structuré, organisé mais repoussant, abject et infâme qui, vivant, a laissé une trace certaine sur la Terre et sur l'Humanité, continuant aujourd'hui à marquer les mémoires.

Ceux qui veulent de nos jours continuer à le disséquer, à comprendre la mécanique corporelle, industrielle de cette gigantesque chimère, ceux-là doivent approcher la bouche argileuse de ce monstre et suivre sa langue de fer qui s'éparpille sur quelques milliers de kilomètres. Ils cheminent là où tant d'autres avant eux ont progressé. Le visiteur débarque sur ce quai enlacé de barbelés, il n'est plus au temps où il se ferait trier, il reste un peu planté à écouter, à imaginer. Cette machine, on la visite rarement seul, on y va en groupe et pour cause, une fois les mâchoires de l'entrée dépassées, un silence quasi complet dans cette infinité se fait pesant, presque forcé mais pas tout à fait. On a peur de gêner. Les photos sont interdites mais quand j'ai visité ce lieu, j'ai choisi de me réfugier derrière mon appareil photo. Tirer quelques clichés, tenter de ne pas déranger le nouvel arrivant et le survivant à qui il s'adresse par le bruit de mon reflex. J'étais, nous étions, ils resteront à Auschwitz. Les pieds glacés et cette sensation de marcher sur des corps. Ici, sont heureusement morts, gazés, mes arrière-grands-parents dès leur arrivée. Je ne peux m'empêcher de me les représenter.

Si je parle désormais de ce lieu, de ce camp d'une manière personnelle, ce n'est pas uniquement pour des histoires familiales anciennes et toujours présentes, c'est aussi que cette machinerie meurtrière devrait être familière à beaucoup d'entre nous. Lorsqu'on est au centre de cette immensité, on ressent une histoire et un devoir de mémoire. On observe, on visite. Ici, les baraquements, comme des centaines de pavés droits pas tous parfaits dont un grand nombre a été détruit. Là, les latrines, ailleurs, les crématoriums. Partout se présentent à nous des corps, des visages, des morts disparus depuis longtemps.

Présenter le camp comme un être, comme une bête n'est pas non plus anodin, une fois que le mur d'enceinte se trouve derrière, on se sent comme avalé. La visite quant à elle n'est qu'une lente digestion pendant laquelle on se décompose un peu plus à chaque pas, après chaque bâtiment. Les baraquements ne sont devant les fours qu'un œsophage devant un estomac. L'engloutissement s'achève, après la visite du camp de Birkenau, au camp 1 plus petit. C'est un portique en fer forgé qui vous recrache, où est inscrit « Arbeit macht frei » (le travail rend libre). Une fois la digestion finie, c'est avec beaucoup de souvenirs et quelques photos que l'on repart, sans occulter un léger traumatisme.



## Neuschwanstein

Quel adulte n'a pas rêvé, étant petit, d'être un prince ou une princesse ? Vivre dans un château et attendre le prince charmant qui arrive au galop sur le flan de la montagne de l'Allgäu. Car on ne peut rêver plus romantique que cette région faite de lacs et de montagnes pour servir d'écrin à Neuschwanstein. Qu'est-ce donc que ce vilain nom tout droit sorti d'un allemand ancien ? Il signifie littéralement « Nouveau château », mais on lui préfère la traduction de « Nouveau Rocher du Cygne ».

Construit au XIX<sup>ème</sup> siècle dans un style romantique par un architecte mais décoré par un décorateur de théâtre, cette œuvre d'art avec ses tours pointues et ses créneaux, comme les châteaux de contes de fées, est un lieu de retraite pour Louis II de Bavière qui se réfugiait ici dans un monde imaginaire, le monde poétique du Moyen Age.

De loin, la forteresse médiévale semble divine, tout dénote la richesse, la splendeur, la volonté de s'évader du monde réel pour replonger dans les légendes et l'imaginaire que le roi retrouvait dans les compositions de Wagner, à qui il dédia Neuschwanstein.

En hiver, le paysage devient irréel lorsque les brumes et la neige le parent d'un manteau blanc. Au pied de l'édifice perché très haut dans la montagne, des calèches tirées par de robustes chevaux attendent princes et princesses pour les monter jusqu'au sommet de l'éperon rocheux, délimité d'un côté par la profonde gorge d'un torrent nommé Pöllat, endroit romantique et sacré d'après Louis II. Neuschwanstein semble parfait avec ses cinq étages enserrés de nombreuses tours et tourelles crénelées, où courent des galeries longeant le vide avec leurs fines colonnades. Lorsqu'on pénètre dans le gigantesque édifice, tantôt baigné de brumes, tantôt inondé de soleil, une atmosphère de mystère et de légende semble s'emparer des visiteurs, les emportant dans un monde de rêve, celui des grandes épopées chevaleresques, de l'amour courtois et des troubadours...

Maintenant que nous en avons fait le tour, allons poser notre regard à l'intérieur. Au premier étage se trouvent les quartiers des serviteurs et domestiques, tandis que les chevaliers logeaient dans un grand bâtiment au Nord, surmonté d'une imposante tour carrée. Le deuxième étage ne fut jamais achevé, les travaux ayant été interrompus par la subite mort du roi. Louis II occupait les troisième et quatrième étages dit « nobles » où se trouve la salle du trône, haute de deux étages et qui possède d'un côté un balcon offrant une vue grandiose sur les montagnes, les lacs et la plaine, et de l'autre un magnifique escalier de marbre blanc en haut duquel se trouvait le trône d'or et d'ivoire. La chambre à coucher du roi est somptueusement décorée de bois sculpté, de draperies et de tissus précieux. On trouve également dans le château, une imitation d'une grotte à stalactites représentant la grotte de Hörselberg de la légende de Tannhäuser en référence à Wagner. Enfin, Neuschwanstein abrite une salle de concert toujours en hommage à Wagner, où l'acoustique était excellente pour l'époque.

Ce château n'est pas une forteresse, il ne contient pas de cachot et n'est pas non plus un palais ou un monastère. C'est une œuvre d'art éphémère pour Louis II qui n'y séjourna que très rarement. Il avait goût pour la construction de châteaux pseudo-historiques, et celui-ci fut en effet construit, non pas pour se protéger des ennemis ou pour y vivre mais uniquement pour souligner la passion du roi pour les opéras de Wagner. Neuschwanstein est le fruit de ce que l'imagination du roi concevait en écoutant la musique du maître. Un château dédié au lyrisme wagnérien, un temple sacré dressant ses tours blanches comme l'ivoire entouré d'un écrin de montagnes enneigées ; un étrange édifice à l'atmosphère mystérieuse où les légendes foisonnent. En effet, on dit que Walt Disney se serait inspiré de Neuschwanstein pour le château de la « Belle au bois dormant ». De plus, le roi Louis II, accusé d'être fou, s'est noyé dans le lac de Starnberg en compagnie de son médecin. Une mort jamais élucidée qui fait du roi et de son château un mythe moderne.

## La Casa Batlló (Antonio Gaudi)

Quand l'imaginaire se mêle à l'architecture, le doute s'installe. Nous nous retrouvons perdus entre rêverie et réalité, le monde semble plus étroit de par le manque de discernement, mais aussi plus vaste de par la multiplicité des possibilités que ces deux mondes nous proposent. La Casa Batlló signifiant la maison Batlló en catalan symbolise à la perfection ce sentiment contradictoire.

Cette maison entre deux mondes, est le résultat de la rénovation d'une maison construite en 1877. Son propriétaire de l'époque, Josep Batlló i Casanovas n'était non pas en manque de conquête mais d'originalité, il souhaitait la reconstruction de sa maison par le célèbre architecte Antonio Gaudi, connu pour ses architectures plateresques à l'allure dégoulinante. Il connut une mort aussi inattendue, improbable et surprenante que ses architectures. Selon la légende, il serait mort percuté par un tramway à Barcelone alors qu'il reculait pour admirer l'une de ses oeuvres. La ville accepta en 1904 les plans brouillons, correspondant aux idées évasives de cette part d'imaginaire, que Gaudi finira par livrer à l'histoire de l'architecture.

Cette maison semble tout droit sortie d'un monde imaginaire, un monde où les maisons sont des créatures extraordinaires que chacun pourrait interpréter à sa façon ; pour moi, celle-ci est un poisson, d'autres y voient un dragon, un squelette. Cette inspiration venant de la faune et de la flore est proprement associée à l'art nouveau. Cet art porte bien son nom, pour la première fois, les courbes envahissent l'architecture délaissant ainsi toute orthogonalité.

Mon imagination perçoit ce poisson à la manière cubiste, c'est-à-dire que l'artiste aurait cherché à représenter cet animal sous différents points de vue. Tout d'abord, le toit ondulant, recouvert de tuiles en céramiques vernies dans les tonalités bleu, renvoie au dos de l'animal et à ses écailles ; Gaudi semble avoir essayé de dominer sa créature en lui transperçant le dos d'une épée signant par sa croix caractéristique. Cette épée n'est en réalité qu'une petite tour accolée à la façade. Puis sur les quatre derniers étages des sept niveaux qui composent cette maison, l'idée de chair perforée par cette épée me vient immédiatement, comme si l'animal était coupé en deux, les arrêtes apparentes correspondant à des fenêtres et à leurs garde-corps qui ressemblent étrangement à des loups de carnaval ou des visages fantomatiques, des petits êtres dévorés par ce monstre. Au dernier étage, seule une petite fenêtre au centre de l'édifice a un garde-corps muni d'une sculpture florale qui semble rappeler que cette créature n'est pas seulement carnivore. La peau luisante et écailleuse du poisson est retranscrite par la mosaïque sur toute la façade. Enfin le sentiment animalier de cette maison est renforcé par les trois premiers niveaux, d'où une énorme bouche persiste à rester grande ouverte grâce à des os coincés. Elle fait office de larges baies vitrées onduleuses. L'entrée de cette maison se fait par cette grande gueule, ce qui est assez dérangent et pourtant si logique. Les actuels visiteurs ne sont que des appâts pour cette créature, devenue musée, sortie tout droit de l'imagination.

Marion Haustraete